

**Zeitschrift:** Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

**Herausgeber:** Société suisse des traditions populaires

**Band:** 82 (1992)

**Heft:** 3-6

**Artikel:** Les coulisses du Carnaval : le barracão de l'École de Samba Mocidade

**Autor:** Doriot, Sylvie

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1005213>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les coulisses du Carnaval: Le *barracão* de l'École de Samba Mocidade

De décembre 1987 à mai 1988, je me trouve au Brésil pour observer les Ecoles de Samba pour mon mémoire sur le Carnaval de Rio. Première expérience ethnographique, je décide de raconter mon approche de ce que j'appellerai plus tard le «phénomène Ecole de Samba».

Les «Coulisses du Carnaval» se passent aux *barracões* des Ecoles de Samba, sortes d'immenses hangars. J'ai sélectionné celui de l'École de Samba Mocidade<sup>1</sup>. C'est le lieu dans lequel les costumes et les chars sont fabriqués; il est également la résidence presque permanente du *carnavalesco*, ce personnage qui coordonne l'organisation tout en expliquant aux participants leur travail. C'est lui qui pense à tout. Par ailleurs, le *barracão* est également l'endroit où l'on rencontre les habitants des favelas ou *morros*, les collines de Rio où résident les plus démunis. Ceux-ci travaillent pour leur École en échange d'un maigre salaire: entre un à deux salaires minimum, qui était à l'époque d'environ 60 \$. Mais ils œuvrent «avec plaisir et amour» comme ils le soulignent fréquemment, afin que leur École gagne le carnaval. Le défilé des Écoles de Samba est en effet avant tout une compétition. Pour quelqu'un de l'extérieur comme moi, cet amour pour le Carnaval est très difficile à retranscrire. Il est ce quelque chose auquel on se consacre entièrement. Une centaine de personnes travaillent dans le *barracão* pour la réalisation du cortège.

Pour rendre compte de cette expérience, qui fut pour moi une initiation au travail de terrain, voilà des extraits de mon journal. «Réalité probe et sincère»<sup>2</sup>, «fiction ethnographique»<sup>3</sup> ... à vous de juger!

15. 12. 87. «First contact». Métro «Praça Onze» je descends; j'ai rendez-vous avec un américain, Jonathan, styliste de Mocidade qui va m'introduire dans le *barracão* de Mocidade. Son signe de reconnaissance: «J'ai une tête de gringo» me dit-il au téléphone. Et en effet ... Endroit boueux, des débris jonchent le sol un peu partout, bref, encore un quartier de Rio que l'on n'exhibe pas dans les revues publicitaires. A l'entrée du *barracão*, un homme en short, avec des nus-pieds, surveille l'entrée, un pistolet dans la poche! Je suis surprise par cet accueil, mais Jonathan me présente, et nous entrons. A l'intérieur, c'est le monde «enchanté d'Aladin». Un éléphant doré se dresse majestueusement,

<sup>1</sup> Le nom complet est Mocidade Independente de Padre Miguel; Padre Miguel étant un quartier de la banlieue Nord de Rio dans lequel l'École a son siège.

<sup>2</sup> Bronislaw MALINOWSKI, *Les Argonautes du Pacifique occidentales*, 1963, Paris, Gallimard, 606 p.

<sup>3</sup> James CLIFFORD, «De l'ethnographie comme fiction: Conrad et Malinowski», in: *Etudes rurales* (Paris) 97-98, 1985, pp. 47-67.

avec une pierre précieuse sur le front. Paillettes et plumes du genre «Folies Bergères» semblent décorer le deuxième étage qui est justement le coin réservé aux «Ornements» et où une foule travaille en nous jetant des regards interrogatifs. Les gens dorment sur place à partir de décembre, mais ils commencent à travailler dans le *barracão* vers août.



Fig. 1 A Moclidade.

20. 12. 87. J'y retourne seule, le même garde est à l'entrée, mais il me reconnaît et me laisse entrer. A l'intérieur aussi on me reconnaît, et j'explique ce que je fais. Les gens autour de moi prennent la peine de me raconter l'*enredo* ou l'histoire qui sera racontée au défilé en m'expliquant que l'éléphant supportera un *maraja* symbolisant les politiciens qui ne font qu'exploiter les pauvres sans trop se fatiguer. L'intrigue dramatisée pour le défilé est une satire politique, qui se moque du gouvernement du président Sarney et de leur monnaie – les *cruzeiro* –, qui selon les paroles du *samba-enredo*, le genre poético-musical qui raconte l'intrigue, «ne cessent de se valoriser, adieu l'inflation». C'est avec beaucoup d'humour que les paroles du *samba-enredo* se moquaient de leur propre monnaie qui n'a plus aucune valeur ... en ajoutant un au revoir à l'inflation, véritable plaie du Brésil ... Bref, je la trouve très amusante et piquante. Roberto, le remplaçant du *carnavalesco* Fernando Pinto, décédé une semaine avant mon arrivée, en rentrant d'une répétition (*ensaio*), m'explique le but de l'*enredo*: l'intrigue montre une vision futuriste du Brésil. Chaque char et chaque groupe qui compose l'École – les *ala* – seront costumés de la même manière afin de dramatiser une partie de l'intrigue. Une École est composée de 4500 à 5500 membres. Ces différents *alas* sont sensés évoquer une nouvelle partie du Brésil. Le *carnavalesco* suggère de diviser le Brésil en sept régions. Chacune développera

ses potentialités propres, en insistant sur l'Amazonie, mis en scène par un énorme poumon.

L'École propose encore une nouvelle Constitution *Independente*, jouant ainsi avec son propre nom. Je rappelle que le nom complet de Mocidade est Mocidade *Independente* de Padre Miguel.

11. 1. 88. J'arrive enfin à décrocher un rendez-vous avec le Directeur de Mocidade, Dejai, pour lui expliquer ce que je fais et lui demander si je peux prendre des photographies dans le *barracão*. Il accepte mais je dois lui certifier que je ne vais pas les publier, car jusqu'au Carnaval, ce qui se fait dans le *barracão* doit rester secret. Je rencontre quelques Brésiliens qui vont défiler et qui me donnent rendez-vous à *l'ensaio* à Bangu, lieu où répète Mocidade, dans le quartier de Padre Miguel, à environ une heure de bus du centre de Rio. La répétition pour cette École a lieu dans un stade de football.

16. 1. 88. Je photographie et discute avec les gens de l'atelier de couture et je leur demande des explications sur l'*enredo*. Nous parlons «politique» puisque l'histoire racontée propose une nouvelle Constitution pour le Brésil. Cependant la plupart me renvoie chez Roberto, la politique n'est visiblement pas leur intérêt. Mais par contre, ils aiment se faire photographier en s'empressant de se peigner, ils me prennent pour une journaliste. Quatre ou cinq rangées de cinq personnes sont à la machine à coudre. Il fait une chaleur incroyable, environ 45° malgré les ventilateurs... Les costumes et les décorations grâce auxquels les gens du *barracão* sont persuadés de leur victoire sont exhibés avec fierté. Je les crois volontiers, tant les costumes et les chars allégoriques sont éblouissants. Par exemple l'éléphant qui m'avait déjà frappée lors de ma première visite, s'embellit à chaque fois, recouvert d'or et d'un tissu sur lequel paraissent des sortes de pierres précieuses...

Les couturiers et couturières veulent me vendre un costume, le directeur Dejai aussi, mais «moins cher»... enfin l'envie me prend de *sair*, comme l'on dit pour évoquer le fait de défiler avec l'École, car on m'en parle tout le temps et surtout je commence à connaître les gens avec qui je défilerais, c'est-à-dire avec les *ala do barracão* (le groupe du hangar).

20. 1. 88. Dejai m'annonce que je vais défiler avec les *ala do Pantanal*; le Pantanal est une région marécageuse du centre du Brésil, dont les costumes seront des flamants roses et des crocodiles. Nous discutons «prix», il m'engage à défiler les seins nus, c'est gratuit! Après nos conversations – défiler avec ou sans costumes –, je discute avec des femmes qui me racontent qu'elles «adorent apparaître» les seins nus sur les chars, mais qu'une fois le défilé terminé, elles ont honte et vont vite mettre des vêtements. A nouveau Dejai me nargue et veut que je défile à moitié nue, sur un char... finalement, je leur dis que je préfère apparaître en crocodile, et Dejai est tout désappointé.

28. 1. 88. J'essaie un des costumes que je devrai peut-être porter: salopette verte avec perruque verte et une tête de crocodile. Je suis à l'aise et surtout elle ne tient pas trop chaud, contrairement à certains costumes. La chaleur devient

insupportable. Je m'entretiens avec les gens qui construisent les chars: ils m'expliquent que maintenant il s'agit d'installer l'électricité sur les chars, pour rendre encore plus éblouissant le défilé. Mais dès que je questionne sur la signification de l'*enredo* on me répond presque toujours en riant «je ne sais pas» ... ce n'est pas ça qui importe mais de participer au défilé et de faire gagner son École.

29.1.88. Nous discutons «salaires»: la plupart ne reçoivent qu'un ou deux salaires minimum (notion officielle comparable au SMIC français). Les relations ont changé, on me prend pour une confidente à qui on raconte toutes les méchancetés des dirigeants ou des directeurs. Par exemple, S. s'est rendu un jour à la maison car cela faisait déjà trois semaines qu'il n'était plus rentré chez lui: on lui a déduit sa paie. Même histoire avec F. qui a plusieurs enfants, qu'on menaça de ne pas pouvoir défiler parce qu'elle était partie sans rien dire. Ceci montre aussi les pressions que subissent continuellement les travailleurs. En me racontant leurs souffrances, ils s'imaginaient que j'allais pouvoir arranger les choses, les aider; surtout, ils insistaient pour que je note tout lorsque je ne faisais que les écouter.

2.2.88. Les gens continuent de se plaindre à moi, disant qu'ils n'en peuvent plus de trop travailler et de manger si mal. Ils travaillent jusqu'à deux ou trois heures du matin, et le lendemain à l'aube tout recommence. De plus la nourriture est encore plus mauvaise que l'an dernier: «les *feijão*<sup>4</sup> sont à moitié crus». Les gens se sentent exploités car ils travaillent jour et nuit pour un salaire de misère. Ils n'ont plus la permission de rentrer à la maison sans quoi leur misérable salaire sera réduit d'autant, plusieurs ont déjà perdu leur place; dans le pire des cas, les dirigeants les menacent de leur interdire de défiler; on critique continuellement les différents chefs ou directeurs. Malgré tout, ils concluent qu'ils font tout cela par amour pour le Carnaval. Mes informateurs ajoutent encore que cette année l'administration est mauvaise, en invoquant la mort du célèbre *carnavalesco* Fernando Pinto, ce qui explique peut-être le laisser aller dans l'organisation. C'était mieux l'an passé, me déclarent-ils: «il n'y a que du pain au petit déjeuner alors que l'an passé, nous recevions des fruits!»

13.2.88. Veille du grand jour, c'est la panique, rien n'est prêt, on s'engueule. Les gens n'en peuvent plus; pour les «soutenir» on leur injecte des «vitamines» pour qu'ils ne dorment plus! Tout ceci afin de gagner le Carnaval. Certaines personnes s'évanouissent de fatigue, mais une injection<sup>5</sup> suffit à les remettre ... Je reste avec eux toute la nuit pour terminer les costumes, c'est-à-dire coller des brillants sur les étoffes. Tout le monde est «stressé».

14.2.88. Enfin, le jour si souvent commenté est là: nous défilons ce soir à 20 heures. Fin d'après-midi, je termine mon costume en enfilant ma perruque; et

<sup>4</sup> Sorte de haricots bruns ou noirs.

<sup>5</sup> Je n'ai pas réussi à obtenir plus d'informations sur le genre d'injection. Un médecin leur faisait des piqûres en leur disant que c'était des vitamines.





Fig. 2 «Destaque»: figure richement vêtue qui apparaît au sommet d'un char.

en fixant des bandes de tissus et paillettes sur mes baskets. Je suis autant excitée que les gens qui attendent ce moment pendant toute l'année. On ne parle que de ce soir.

A la concentration dans la rue Presidente Vargas, le cortège est en place, devant le *Sambodromo*<sup>6</sup>. Chacun rejoint ses *alas*; les «miens»: *ala do Pantanal*. Tout le monde est heureux, les derniers costumes et les dernières retouches viennent d'être terminés, une demi-heure avant l'heure fatidique! On me dit que c'est chaque année la même chose, qu'ils sont toujours prêts à la dernière minute. Puis feu d'artifice, cris... admirateurs qui viennent encourager les gens qui vont défiler. L'émotion se ressent partout. Une ambiance surnaturelle est

<sup>6</sup> Longue passerelle en béton de 800 m de long sur 13 m de large, qui fut construite par l'architecte Oscar Niemeyer, en 1983-1984, spécialement pour accueillir le défilé des Écoles de Samba. Les places sont payantes (de 40 \$ à 450 \$).

créée par cet entourage de chars allégoriques monumentaux, de costumes somptueux, de gens heureux ... Puis le cortège commence à bouger, et soudain, pleine lumière, 100 000 spectateurs, nous sommes dans le *Sambódromo* en train de chanter, *Beijim beijim*<sup>7</sup>, *bye bye Brasil*, le *samba-enredo* si souvent répété dans le stade de football à Bangu. Emotion indescriptible, clin d'œil plein de sous-entendus avec les gens qui ont travaillé dans le *barracão*, qui voulaient dire «alors ça valait la peine d'attendre ce moment». Moment féerique en effet, lorsque on me disait «tu verras quand tu défiles, tu oublies tout» ... c'est vrai, la participation dépasse ce que l'on peut rêver ...

Mais ce moment ne dure qu'une cinquantaine de minutes, bien que toute notion du temps échappe à la conscience, tout semble n'avoir duré que cinq minutes! Le temps est pourtant extrêmement contrôlé: les directeurs d'*harmonia* ont justement pour fonction de nous faire avancer afin que l'ensemble du défilé de chaque École ne dépasse pas le temps autorisé (75–90 minutes) par le règlement élaboré par Riotur, l'entreprise touristique qui commercialise le Carnaval. Et à peine arrivés à la *Praça d'Apoteose*, c'est-à-dire à la fin de la «passerelle de la samba» comme on appelle aussi le *Sambódromo*, des gens nous pressent pour que nous le quittions rapidement, bien que nous n'ayons tous qu'un désir: recommencer.

Malgré toute l'organisation, je me rappelle avoir pensé que je comprenais pourquoi les gens attendent ce moment toute l'année, en économisant leur maigre salaire pour cette occasion; l'émotion que nous en retirons est effectivement très forte.

Puis nous discutons en nous disant que nous avons sûrement gagné, et que si c'est le cas, l'occasion de défiler se présentera à nouveau une semaine plus tard, car les quatre premières défilent encore une fois dans le défilé des «Super championnes». Excités et heureux, mais en même temps tristes que tout soit déjà fini, nous regagnons le *barracão* de Mocidade. Là, nous émettons des pronostics sur nos chances de gagner, en comparaison avec les autres Écoles, lesquelles sont à craindre ... Notamment Mangueira, qui est bi-championne et qui lutte pour le titre de «tri», et Beija Flor. Concernant cette dernière, les gens espèrent qu'il pleuve juste au moment où celle-ci défile comme cela s'était produit deux ans auparavant ...

Puis la plupart des gens qui ont défilé regagnent leurs quartiers où un bus les emmène, afin d'assister à la suite du défilé à la télévision, les billets d'entrée étant trop chers pour leur bourse. Le défilé est retransmis par une seule chaîne, *TV Globo*, ce qui suscite d'ailleurs d'énormes conflits avec les autres chaînes.

Je les quitte donc en privilégiée car Hiram Araujo, le coordinateur du jury m'a donné une place *cadeira da Pista* (chaise sur la piste), secteurs 6, très bien placée.

Deux jours après la compétition, des inondations catastrophiques clôturent la période carnavalesque tragiquement pour certains. Difficile de revoir les participants, car certains ont tout perdu. Par ailleurs, la vie du *barracão* s'est éteinte,

<sup>7</sup> «Je t'embrasse» selon l'expression d'une animatrice de télévision, Xuxa.



Fig. 3 «Bahianaise» constituant les «Ala de Bahia».

seuls quelques gardes hantent encore ces lieux magiques. Néanmoins, je retourne dans le *barracão* de Mocidade: les chars, si flamboyants lors du défilé, sont maintenant démantelés, traînant lamentablement sur le sol, dans un bain de boue.

Pour comble de malchance, Mocidade ne gagna pas, mais se retrouva au huitième rang, ce qui irrita de plus belle les participants.

*Riassunto.* Diario (dal dicembre '87 al maggio '88) di una studentessa, che, per il suo Mémoire sul Carnevale di Rio, ha partecipato al lavoro di preparazione del gruppo della Scuola di Samba Mocidade. Vieni presentato così il luogo di lavoro (il *barracão*), l'organizzazione del gruppo, il tema prescelto (*enredo*) e la sua realizzazione, l'allestimento di carri e di costumi, le prove (*ensaio*), le reazioni e i sentimenti dei partecipanti, che sfociano nella sfilata finale durante il carnevale.

R. Z.